

L’histoire d’une histoire : reprise, diffusion et abandon d’une découverte botanique et poétique

**Hugues Marchal
(Universität Basel)**

Peu de végétaux fascinèrent autant les botanistes que la vallisnère ou *vallisneria spiralis*, en raison d’une particularité décrite au XVIII^e siècle par l’Italien Pier Antonio Micheli, puis par Linné, qui y vit un admirable exemple de la providence naturelle¹. Cette plante subaquatique, qui pousse dans le lit de fleuves comme le Rhône, mais utilise le vent pour sa reproduction, met en contact de façon différenciée ses fleurs mâles et femelles, portées par des individus distincts. Pour gagner l’air libre, les premières se détachent entièrement du pied, tandis que les fleurs femelles restent arrimées à une longue spire, qui ramène l’organe sous la surface des eaux après fécondation. La vallisnère offre ainsi un cas de mobilité végétale qui frappa ses premiers descripteurs autant pour sa complexité que parce que, comme celui de la sensitive, ce « mouvement propre réel² » semblait rapprocher la vallisnère du règne animal, pour en faire un « intermédiaire entre la plante et l’insecte », voire prouver chez les végétaux l’existence d’une « intelligence liée à la vie³ » ou d’un « instinct amoureux⁴ ». Aussi les savants des Lumières n’abordent-ils guère la vallisnère sans faire part de leur surprise, ni chercher à communiquer cette stupeur à leurs lecteurs. Picot-Lapeyrouse, par exemple, explique en 1799 qu’un « mécanisme aussi singulier » constitue un vrai « *miracle de la nature* », une « extraordinaire », « prodigieuse » et « merveilleuse » cause d’« étonnement⁵ ».

Mais après cette date, cette instabilité catégorielle se redouble sur un plan culturel. Pendant près d’un siècle, les botanistes qui évoqueront la vallisnère mettront en effet la même constance à noter que la plante participe des deux domaines de la science et de la poésie. Textes de vulgarisation en prose et dictionnaires spécialisés précisent à l’envi que la plante a été « souvent chantée par les poètes⁶ » ou qu’elle offre des « nocces poétiques⁷ », et leurs auteurs n’hésitent pas à

¹ « *Mira naturae providentia* », écrit-il dans l’*Hortus Cliffortianus* (1737), avant de revenir sur la plante dans ses *Sponsalia plantarum* (1749). Le nom et le genre grammatical de la vallisnère fluctuent.

² Joséphine Le Breton, *À travers champs : botanique pour tous, histoire des principales familles végétales* [1878], Paris, J. Rothschild, 1884 (2^e éd., revue par Joseph Decaisne), p. 448.

³ Antoine Sirand, « Reproduction des végétaux », *Journal d’agriculture, lettres et arts du département de l’Ain*, 1847, p. 158.

⁴ Dominique-Jérôme Tournon, « Extrait d’un mémoire sur les plantes aquatiques », in *Recueil des ouvrages lus dans la séance publique du Lycée de Toulouse, le 30 germinal an VIII*, Toulouse, Dalles et Vitrac, An IX (1799-1800), p. 60.

⁵ Philippe Picot-Lapeyrouse, « Sur la vallisneria », *Journal de physique, de chimie, d’histoire naturelle et des arts*, nivôse an VII (1799), p. 128 et 130-131.

⁶ Ferdinand Faideau, « Nos plantes chez elles : La dissémination par l’eau », *La Science illustrée*, n° 807, 1903, p. 380. Voir aussi Louis Figuier, *Histoire des plantes*, Paris, Hachette, 1865, p. 210 (une plante « qui fait depuis longtemps l’admiration des naturalistes, et que les poètes ont chantée ») ; Henri Baillon, *Dictionnaire de botanique*, Paris, Hachette, t. IV, 1892, p. 246 (« les poètes ont chanté [s]es "nocces" »), et Edmond Audouin, *Les Plantes curieuses* [1850], Paris, Alphonse Desesserts, s.d., p. 235 (« que beaucoup de poètes ont chantée »).

⁷ Marcel Mallat de Bassilan, *Le Roman d’un rayon de soleil*, Paris, Frinzine, Klein et Cie, 1885, p. 228.

citer les vers où la plante apparaît. En d'autres termes, une découverte d'abord exposée dans des mémoires d'histoire naturelle, à l'époque des premières Lumières, a été l'objet d'une appropriation littéraire suffisante pour que la poésie ait pu faire figure d'hypotexte dans le discours savant ultérieur, et pour que la qualité poétique de ces textes y ait été transférée à la plante elle-même, comme une propriété intrinsèque, à mentionner au même titre que ses autres caractéristiques.

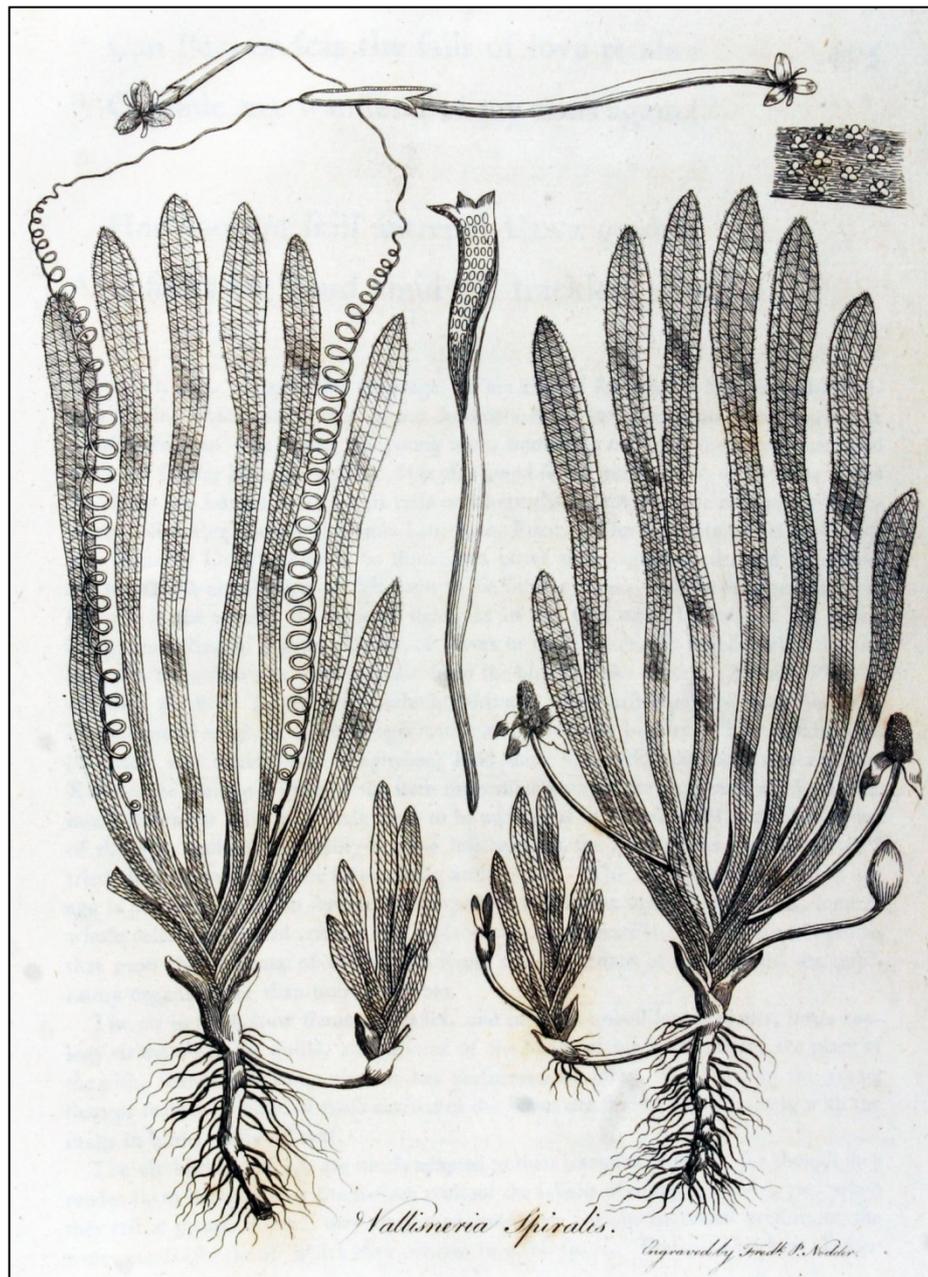


Fig. 1 Planche représentant la *Vallisneria spiralis*, tirée d'Erasmus Darwin, *The Botanic Garden* (3^e éd., Londres, J. Johnson, 1795, coll. part.).

Aujourd'hui, la vallisnère a perdu cette célébrité et cette aura, dont jouissent désormais d'autres espèces botaniques, comme l'immense rafflesia, le sequoia géant ou les orchidées. Micro-objet, l'histoire de la diffusion, entre science et poésie, de la narration de ses noces forme donc un cycle clos, qu'il est intéressant de reconstruire pour examiner les dynamiques qui ont uni les deux champs autour de cette espèce, ainsi que les processus qui ont conduit à atténuer la stupeur qui lui fut associée¹.

Premières transplantations

Les traités en vers où a débuté cette « mise en culture² » de la botanique, dont la mémoire semble être restée active jusqu'aux années 1890, relèvent d'un genre et d'une pratique dont notre époque a largement perdu le souvenir : la poésie scientifique, qui a connu en France un apogée sous la Révolution et l'Empire, et qui distingue une période durant laquelle des productions en vers, et non la prose du roman, ont accueilli de manière privilégiée le dialogue entre lettres et sciences³. Cette époque voit en effet se constituer autour de la vallisnère une série de textes versifiés dont les auteurs se tournent vers les sciences pour exploiter un *merveilleux naturel* auquel la plante répond pleinement, puisqu'elle offre un « phénomène incroyable au premier abord, mais attesté par une foule de savants⁴ », un fait que les poètes ont décrit, selon Candolle, « avec une singulière exactitude » parce qu'ils n'auraient ici rien pu « imaginer de plus merveilleux que la simple réalité⁵ ».

À ma connaissance, le premier traitement poétique intervient en 1789 dans *Les Amours des plantes*, un texte par lequel l'Anglais Erasmus Darwin, grand-père de Charles Darwin et lui-même féru de sciences, cherche à diffuser la classification de Linné. Le titre rencontre un succès suffisant pour faire l'objet de rapides nouvelles éditions, où la vallisnère occupe une place de choix puisqu'elle fait l'objet d'une planche hors texte (fig. 1), qui sera elle-même reprise par nombre de botanistes. En outre, le poème est traduit en prose, dès 1799, par un naturaliste du Muséum, Joseph Deleuze, qui rend ainsi l'évocation de la plante :

Assise aux bords de eaux qui baignent les rivages délicieux de l'Inde, la tendre Vallisneria (42), la tête appuyée sur son bras d'ivoire, tourne de tous côtés ses yeux mouillés de larmes. Elle appelle, par ses cris et ses soupirs, son amant, qu'elle a perdu ; elle adresse au ciel sa plainte touchante, et lorsque le jour s'éteint, et lorsque l'aube matinale annonce son retour.

¹ Pour l'étude d'une série autrement complexe de reprises et une enquête sur la fonction des lieux communs dans la science du XIX^e siècle, voir Anne-Gaëlle Weber, *Les Perroquets de Cook. De la fabrique littéraire d'un lieu commun savant*, Paris, Classiques Garnier, 2013. Par rapport au poncif étudié dans cet ouvrage, le traitement botanique de la vallisnère a la particularité de dessiner un espace de rencontre explicite entre poésie et science.

² J'emprunte cette expression à Jean-Marc Lévy-Leblond (voir notamment *Mettre la science en culture*, Nice, Anais, 1986).

³ Sur cette évolution, voir Hugues Marchal (dir.), *Muses et ptérodactyles : la poésie de la science de Chénier à Rimbaud*, Paris, Seuil, 2013 ; pour un état des débats sur l'idée de la mort du genre, Muriel Louâpre, Hugues Marchal et Michel Pierssens (dir.), *La Poésie scientifique, de la gloire au déclin*, Épistémocritique, 2014, www.epistemocritique.org/spip.php?rubrique74.

⁴ Edmond Audouin, *Les Plantes curieuses* op. cit., p. 236.

⁵ Augustin-Pyramus de Candolle, *Physiologie végétale*, Paris, Béchet Jeune, 1832, t. II, p. 530.

« Astres brillants, dit-elle, qui montez au haut de la voûte céleste, ou qui mouillez dans l'Océan vos tresses rayonnantes ; Lune paisible, qui verses tes rayons argentés sur l'empire de la nuit ; vous fûtes les témoins de mes tendres adieux à mon amant : rochers caverneux, vagues écumantes, rivages retentissants, vous répétâtes les doux sermens qu'il me fit à son départ. Ah ! s'il est égaré dans les plaines éthérées ou dans l'immensité des mers, daignez le ramener dans mes bras ».¹

La fleur femelle est présentée comme une nouvelle Alcyone, pleurant son époux naufragé, tandis que la note originale en prose, également traduite par Deleuze, vient éclairer ce tableau en délivrant une leçon botanique dénuée de tout pathos :

(42) *VALLISNERIA PALUSTRIS* L. *Diœcia Diandria*.

Cette plante singulière croît aux Indes, en Italie, et en France dans le Rhône. Ses feuilles sont plongées dans l'eau. Les fleurs femelles sont portées sur un pédoncule fort long, roulé en spirale. Cette spirale se déroule jusqu'à ce que la fleur soit parvenue à la surface, et l'y soutient en s'allongeant ou se raccourcissant à mesure que l'eau s'élève ou s'abaisse. Les fleurs mâles sont très-petites, très-nombreuses et portées sur des épis qui habitent toujours le fond ; mais à l'époque de la fécondation, elle se détachent, montent à la surface, y flottent, s'y épanouissent, et portées par le courant autour des femelles, elles répandent la poussière qui doit les rendre fertiles. Lorsque les ovaires sont fécondés, la spirale se replie, et le fruit va mûrir sous l'eau. Ces fleurs ressemblent aux insectes dont les mâles prennent des ailes lorsque le temps de se propager est arrivé, tandis que les femelles en sont privées. Telles sont les Fourmis, les Cochenilles, etc.²

Un tel dispositif a de quoi dérouter nos attentes, mais il n'en allait pas de même à l'époque d'Erasmus Darwin. Ce dernier exploite un système métaphorique déjà au cœur de l'écriture de Linné, dont le système sexuel repose sur un processus de constante personnification des fleurs et de leurs organes reproducteurs, comparés à des êtres humains. Les contemporains de Darwin n'hésitaient pas à parler d'une véritable « poétique de l'histoire naturelle »³ pour qualifier cette façon de construire et d'exposer le savoir, qui alliait « sens figuré » et « sens littéral »⁴ – de sorte que l'on pourrait aller jusqu'à faire de Linné le premier poète à l'origine de notre série. Le passage de la vallisnère de la prose latine du naturaliste suédois aux vers de son héritier anglais intervient ainsi dans un cadre où l'écart entre les deux discours est réduit. Darwin n'invente pas le recours aux personnifications ; il intensifie le trope linnéen en répartissant les deux registres de lecture, figurée ou littérale, entre les vers et les notes – de sorte que ce dispositif ne choque nullement Deleuze, dont le propre statut de savant apporte une caution à l'ouvrage.

¹ Erasmus Darwin, *Les Amours des plantes* [1789], traduction et notes par Joseph Deleuze, Paris, impr. de Digeon, 1799, p. 85-86.

² *Id.*, p. 258-259.

³ Aubin-Louis Millin de Grandmaison, « Rapport fait à la Société d'histoire naturelle sur le *Calendrier entomologique* de M. Giorna », *Magasin encyclopédique*, an III-1795, vol. II, p. 312.

⁴ Planche dépliant annexée à L[ouis] B[ernard] d[e] M[ontbrison], *Lettres à Mme de C** sur la botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle*, Paris, Levrault, 1802, reproduite dans *Muses et ptérodactyles*, *op. cit.*, p. 166-167.

Toutefois, avant même la traduction française des *Amours des plantes*, René-Richard Castel, professeur de Belles-Lettres et naturaliste amateur, avait déjà repris le motif dans *Les Plantes*, autre poème didactique publié en 1797 et, là encore, plusieurs fois réédité. Castel signale à ses lecteurs les mouvements qui animent les plantes au moment de la reproduction, puis il indique, sans renoncer aux personnifications, mais sur un mode nettement atténué par rapport à Darwin :

Le Rhône impétueux, sous son onde écumante,
Durant dix mois entiers, nous dérobe une plante
Dont la tige s'allonge en la saison d'amour,
Monte au-dessus des flots, et brille aux yeux du jour.
Les mâles, jusqu'alors dans le fond immobiles,
De leurs liens trop courts brisent les nœuds débiles,
Voguent vers leur amante, et libres dans leurs feux,
Lui forment sur le fleuve un cortège nombreux :
On dirait d'une fête où le dieu d'hyménée
Promène sur les flots sa pompe fortunée
Mais les temps de Vénus une fois accomplis,
La tige se retire en rapprochant ses plis,
Et va mûrir sous l'eau sa semence féconde.¹

Or Deleuze, dans sa traduction des *Amours des plantes*, a soin de compléter la note originale de Darwin pour renvoyer à ce texte ultérieur. Après la mention des fourmis et cochenilles qui clôt mon avant-dernière citation, Deleuze ajoute que Castel « a donné dans son poème des Plantes une description de la *Vallisneria* pleine de poésie et cependant aussi exacte que pourroit l'être une description en prose »², et il reproduit alors la fin du passage que je viens de citer. Le naturaliste français n'intervient donc sur le texte de Darwin que pour indiquer un autre cas de mise en poème, ce qui lui permet de défendre la légitimité d'une telle pratique. Mais il contribue déjà, par ce geste, à transformer la vallisnère en un motif commun à plusieurs auteurs³.

Aussi n'est-il guère étonnant que Jacques Delille, considéré comme la figure phare de la poésie scientifique qui jouit alors des faveurs du public (son *Homme des champs*, qui exposait en vers le système géologique de Buffon, s'était vendu à plusieurs milliers d'exemplaires en 1800), présente d'emblée la plante comme « fameuse », quand il l'évoque à son tour, dans ses *Trois Règnes de la nature*, en 1808 :

¹ René-Richard Castel, *Les Plantes* [1797], Paris, Deterville, 1802 (3^e éd.), p. 24.

² Erasmus Darwin, *Les Amours des plantes*, *op. cit.*, p. 259.

³ Deleuze aurait aussi pu faire état des *Amours de Zoroas et de Pancharis* où Philippe Petit-Radel évoque également, en 1797, la vallisnère, mais il s'agissait alors d'une version en hexamètres latins, que Petit-Radel ne traduisit en prose qu'en 1802 (Paris, Patris, t. II, p. 14-15 pour l'évocation de la plante).

Eh ! même dans le sein de l'humide séjour
Les peuples végétaux n'ont-ils par leur amour !
Je t'en prends à témoin, ô toi, plante fameuse
Que le Rhône soutient sur son onde écumeuse !⁽³²⁾
Même lieu n'unit point les deux sexes divers ;
Le mâle dans les eaux cachant ses épis verts
Y végète ignoré ; sur la face de l'onde
Son épouse, suivant sa course vagabonde,
Y goûte, errant au gré des vents officieux,
Et les bienfaits de l'air, et la clarté des cieux.
Mais des flots paternels la barrière jalouse
Vainement de l'époux a séparé l'épouse ;
L'un vers l'autre bientôt leur sexe est rappelé :
Le temps vient, l'amour presse, et l'instinct a parlé.
Alors, prêts à former l'union conjugale,
Les amants élancés de leur couche natale
Montent, et sur les flots confidents de leurs feux,
Forment à leur amante un cortège nombreux.
L'épouse attend l'époux que l'onde lui ramène ;
Zéphire à leurs amours prête sa molle haleine ;
Le flot les réunit, la fleur s'ouvre, et soudain
L'espoir de sa famille a volé dans son sein.
L'amour a-t-il rempli les vœux de l'hyménée,
Sûre de ses trésors, la plante fortunée,
Pête à donner aux eaux de nouveaux citoyens,
De ses plis tortueux raccourcit les liens,
Redescend dans le fleuve, et sur la molle arène
De sa postérité s'en va mûrir la graine,
Attendant qu'elle vienne au milieu de sa cour

Retrouver le printemps, le soleil et l'amour¹.

Derechef, une note, cette fois due à Cuvier, complète l'information :

³²⁾ La *valisneria*, plante de l'Europe méridionale, à sexes séparés. Les fleurs femelles sont portées sur des tiges spirales qui les retiennent au fond de l'eau mais qui se déroulent et les élèvent à la surface au moment où elles doivent s'épanouir. Les fleurs mâles, qui ne sont nécessaires que pour ce seul instant, ne tiennent qu'à des pédicules courts, et se détachent à cette même époque pour venir flotter autour des femelles et leur communiquer la poussière prolifique : une fois fécondées, les femelles recourbent leur tige et se retirent de nouveau sous l'eau, où leur graine mûrit sans revenir à l'air.²

Le motif réapparaît deux ans plus tard chez Louis-Aimé Martin, dit Aimé-Martin, qui publie en 1810 une première version de ses *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle*, un imposant prosimètre didactique qu'il ne cessa de mettre à jour au fil des éditions qui se succédèrent jusqu'en 1833. Ici, les explications en prose, au lieu d'être prise en charge par les notes, viennent s'intercaler entre les tableaux en vers, mais le texte suit étroitement Delille, tout en renouant avec le pathétique de Darwin. Le locuteur déplore le destin des fleurs mâles, devenues autant d'amants tristement sacrifiés. Le caractère stupéfiant du phénomène est signalé par l'empilement de termes comme *émerveillés, étonnant, étonner* ou *prodige* :

[II] est des plantes qui croissent dans les eaux profondes, et dont le sein renferme une nombreuse postérité. Le Zéphyr, il est vrai, ne peut pénétrer jusqu'à elles ; mais les fleurs se mettent en mouvement, sortent de l'onde, s'épanouissent à sa surface, et ne disparaissent qu'après avoir connu l'amour. Telles sont les *nymphaea*, que les anciens, émerveillés de ce phénomène, avaient consacrés au soleil. Le Rhône renferme dans son sein un végétal plus étonnant encore : c'est le *vallisneria spiralis*, qu'on retrouve également dans les fleuves de l'Italie, de l'Amérique septentrionale et de la Nouvelle-Hollande. Le *vallisneria* est une *dioïque*, c'est-à-dire que les amans et les amantes fleurissent sur des tiges séparées.

Environnés des flots qui grondent sur leurs têtes,
Agités, tourmentés, brisés par les tempêtes,
Loin du zéphyr léger, loin de l'astre du jour,
Ils appellent en vain les faveurs de l'Amour.
Que dis-je ? Du Zéphyr l'haleine caressante
Doit combler tous les vœux de cette jeune amante,
Et le ciel, attentif à ses premiers désirs,

¹ Jacques Delille, *Les Trois Règnes de la nature*, Paris, Nicolle, 1808, t. II, p. 81-83.

² *Id.*, p. 121-122.

Prépara son hymen et prévint ses plaisirs.
Prête à céder au dieu qui la charme et l'entraîne,
Sur sa tige en spirale elle repose en reine.
Voyez-la déroulant ses flexibles anneaux,
Elle s'anime, part et monte sur les eaux,
Tandis que son amant, par un double prodige,
Languit encor loin d'elle attaché sur sa tige.
Il la voit s'étonner de son nouveau destin,
Et livrant au zéphyr les trésors de son sein ;
Alors cédant au feu dont l'ardeur le seconde
Il sait briser le nœud qui le retient sous l'onde,
Et dans l'entraînement du transport le plus doux,
Il arrive avec elle au lieu du rendez-vous.
Mille fleurs aussitôt suivent sa destinée ;
De leur brillante cour l'amante environnée
Balance sur les flots ses rians pavillons,
Et du dieu de l'hymen accueille tous les dons.
Mais déjà des ressorts de sa tige légère,
Par un instinct secret le cercle se resserre,
Et tressaillant encor de plaisir et d'amour,
Seule, elle rentre, hélas ! dans son premier séjour,
Tandis que ses amants sur de lointains rivages,
Emportés par les flots, poussés par les orages,
Abandonnant au vent leurs feuillages flétris,
Couvrent au loin les mers de leurs tristes débris.¹

La plante séduit en 1814 Népomucène Lemerrier, qui l'intègre à son *Atlantiade*. Évoquant les différentes formes prises par la déesse de la vie, Bione, le poète a soin de placer la vallisnère parmi ses avatars :

¹ Louis-Aimé Martin, *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle* [1810], Paris, Gosselin-Parmentier, 1822 (6^e éd.), t. II, p. 64-66.

Bione de son pied touchait le fond des ondes ;
Par l'amour éveillée au lit des eaux profondes,
Sur sa tige en spirale elle élève son corps,
Et monte de l'hymen goûter les doux transports.
Elle accueille un époux dans l'humide cortège
Des amans couronnés dont le nombre l'assiège,
Et qui tous, de leurs lits voguant vers ses appas,
Se groupent autour d'elle en allongeant leurs bras.
Dès que l'attrait charmant du lien qui l'engage
De sa fécondité lui confirma le gage,
Elle descend, et rentre au liquide séjour,
Pleine d'un germe heureux et fermée à l'amour.¹

Une note très brève, rattachée au premier vers, se contente de donner le nom de la plante, illustration du mépris que Lemer cier vouait à l'« inutile abus des scholies »² en poésie, mais peut-être aussi signe que, pour le poète, le motif était désormais assez répandu pour ne pas nécessiter de glose explicative. En 1823, Félicité de Genlis, pédagogue réputée, revient à son tour sur la vallisnière dans son *Cours abrégé de botanique dans ce qu'elle a de plus curieux*. Glosant Linné, elle traite le phénomène comme une preuve de la providence, dans un quatrain moraliste complété par une note plus scientifique :

Valisnéria surprenante,
Confonds par ta fécondité
Les discours, l'audace insolente,
De l'aveugle incrédulité*.

* Cette plante croît aux Indes, en Italie et dans le Rhône. Ses feuilles sont plongées dans l'eau. La valisnéria tient par ses racines au fond des eaux, et croît dans des fleuves dont les eaux sont sujettes à hausser et baisser. La nature de la plante demandait que la fleur à de certaines

¹ Népomucène Lemer cier, *L'Atlantiade ou la Théogonie newtonienne*, Paris, Pichard, 1812, p. 173-174.

² *Id.*, p. 269.

époques s'enfonçât dans les eaux ou se maintint à leur surface, et elle est portée sur une tige tournée en spirale qui s'allonge et se raccourcit au besoin.¹

Une extension à d'autres genres

En 1842, Eugène Villemin consacre encore cinq strophes de son *Herbier poétique* à ces fleurs qui « au-dessus du courant se donnent rendez-vous »², mais le botaniste chargé d'annoter les vers ne précise plus le nom de la plante. Car cette dernière quitte au même moment les « jardins d'acclimatation »³ littéraire que les vers didactiques avaient offerts aux découvertes et mots savants, pour poursuivre sa dissémination dans un terrain poétique plus large. De nouveaux écrivains convoquent la plante dans un contexte épique, en inversant la relation métaphorique. Ce ne sont plus les fleurs qui sont comparées à des amants, mais des amants qui les prennent pour modèles – ce qui suppose que les auteurs de ces textes estimaient les particularités de la vallisnière assez connues pour y arrimer leurs analogies.

En 1840, dans *La Divine épopée*, Alexandre Soumet, encore nourri de l'esthétique classique, prête à son héroïne – sorte de Séraphita à la fois savante et surhumaine – ce long discours, qu'elle adresse à un amant invité à s'élever à ses côtés vers des sphères supérieures :

Suis-moi, notre union veut une autre patrie.
Vois l'hymen embaumé de la vallisnérie :
Tant que règne l'hiver, et l'amante et l'amant
Languissent sans parfums sous le fleuve dormant ;
Mais, quand vient le printemps, quand la riche nature
Courbe sur leur tombeau ses arches de verdure,
La belle fleur des eaux ne veut pas, loin du jour,
Au fond de l'onde froide ensevelir l'amour.
Elle veut, dégageant sa robe prisonnière,
Comme ses sœurs des prés aimer dans la lumière ;
Elle craint que les flots sous leurs jeux inconstants,
Ne cachent son bonheur aux regards du printemps.

¹ Félicité de Genlis, *Cantique des fleurs, ou Cours abrégé de botanique dans ce qu'elle a de plus curieux* [1823], in *Mémoires inédits...* Paris, Ladvocat, 1825, t. VIII, p. 313-314.

² Eugène Villemin, *Herbier poétique [...] avec notes, par M. Auguste de Saint-Hilaire, professeur de botanique...*, Paris, Jules Laisné, 1842, p. 15.

³ Constant Martha, *La Délicatesse dans l'art* [1884], Paris, Hachette, 1907 (4^e éd.), p. 311.

Sur sa tige élastique un moment balancée,
 Se rapprochant du ciel ainsi qu'une pensée,
 Elle monte, elle monte, et ses brillants réseaux
 Émaillent, comme un champ, la surface des eaux.
 Elle aime à voir trembler, à l'heure des délices,
 L'image du soleil auprès de ses calices.
 Bien loin des profondeurs de l'humide élément,
 La triomphante fleur appelle son amant ;
 Et son amant alors soumis à son prestige,
 Sans pouvoir à son tour se grandir sur sa tige,
 Tressaille et lui répond sous le flot ténébreux :
 Pour la faire descendre il est trop amoureux !
 Du sol qui le nourrit, il s'arrache lui-même ;
 Il apporte en montant sa vie à ce qu'il aime ;
 Et vient, sous un air bleu, par le même chemin,
 En regardant le ciel mourir dans son hymen.
 Oh ! montez comme lui, si je vous semble belle.¹

En 1859, c'est Mistral qui reprend le motif dans *Mireille*, au sein d'un discours tenu cette fois par l'amoureux :

Mirèio, escouto : dins lou Rose,
 Disié lou fiéu de Mèste Ambrose,
 Ta'no erbo, que noumam l'*erbetò di frisoun* ;
 A dos floureto, separado
 Bèn sus dos planto, e retirado
 Au founs iso undo enfresqueirado.
 Mai quand vèn de l'amour pèr éli la sesoun,

¹ Alexandre Soumet, *La Divine Épopée*, Paris, Arthus Bertrand, 1840, t. II, p. 30-31.

Uno di flour, touto souleto,
Mounto sus l'aigo risouleto,
E laisso, au bon soulèu, expandi soun boutoun ;
Mai, de la vèire tan poulido,
I'a l'outro flour qu'èi trefoulido,
E la vesès, d'amour emplido,
Que nado tan que pòu pèr ie faire un poutoun.

E, tan que pòu, se desfrisouno
De l'embuscun que l'empresouno,
D'aqui, paureto ! que roumpe soun pecoulet ;
E libro enfin, mai mourtinello,
De si bouqueto palinello
Frusto sa sorre blanquinello...
Un poutoun, pièi ma mort, Mirèio !... e sian soulet !

Soit, dans la version française en regard, où Mistral insère une note :

Mireille, écoute : dans le Rhône, – disait le fils de Maître Ambroise, – est une herbe que nous nommons l'*herbette aux boucles* (3) ; – elle a deux fleurs, bien séparées – sur deux plantes, et retirées – au fond des fraîches ondes. – Mais quand vient pour elles la saison de l'amour,

L'une des fleurs, toute seule, – monte sur l'eau rieuse, – et laisse, au bon soleil, épanouir son bouton ; – mais, la voyant si belle, – l'autre fleur tressaille, – et la voilà, pleine d'amour, – qui nage tant qu'elle peut pour lui faire un baiser.

Et, tant qu'elle peut, elle déroule ses boucles – (hors) l'algue qui l'emprisonne, – jusqu'à tant, pauvrete ! qu'elle rompe son pédoncule ; – et libre enfin, mais mourante, – de ses lèvres pâlies – elle effleure sa blanche sœur... – Un baiser, puis ma mort, Mireille !... et nous sommes seuls !¹

¹ Frédéric Mistral, *Mirèio, pouèmo prouvençau*, Avignon, Roumanille, 1859, p. 170-173 pour les vers et la traduction.

3. L'*erbeto di frisoun*, l'herbette aux boucles (*valisneria [sic] spiralis*, Lin.) Plante qu'on trouve dans le Rhône et dans les mares qui l'avoisinent, aux environs de Tarascon et d'Arles.¹

Chez les deux écrivains, la multiplicité des fleurs mâles est gommée, afin de renforcer la valeur de la comparaison entre le couple humain et ce modèle végétal, et cette simplification efface l'image d'un harem viril et l'angoisse de castration qui marquaient le prosimètre d'Aimé-Martin². Mais la vallisnère reste associée à une forme de mort d'amour masculine. Quant à l'exposé du mouvement de la plante, il n'apparaît plus en dehors du texte versifié : Soumet ne donne aucune note, et celle de Mistral se contente d'indiquer le nom et la localisation de l'espèce.

La reprise savante des vers

Les botanistes du XIX^e siècle pouvaient donc parler à bon droit d'une plante *poétique*. Leur insistance à rappeler cette dimension dans des ouvrages réduits parfois à de sèches nomenclatures est typique d'une écriture scientifique qui, par souci de toucher un large public, emploie volontiers des allusions littéraires afin d'orne son style, tout en rattachant ses leçons à des références connues, aptes à faciliter l'apprentissage, et dont l'insertion a aussi l'avantage de signaler que le discours s'écarte des normes de la science pour rendre l'exposé plus hospitalier aux profanes³.

En revanche, lorsqu'ils convoquent des vers ou un poète précis, naturalistes et vulgarisateurs puisent toujours au premier registre de la poésie didactique. Ils indiquent que le phénomène, « connu depuis longtemps »⁴, a été rendu célèbre par les poètes de la Révolution et de l'Empire, et leurs références se stabilisent très tôt autour de Castel et, dans une moindre mesure, Delille. Comme tend à le montrer un sondage portant sur une vingtaine de traités savants (fig. 2), c'est l'auteur des *Plantes* – soit le premier poète de notre série à avoir évoqué en français la plante – qui se voit le plus souvent associé à l'étonnant végétal. Lorsqu'au milieu du siècle, Chatin corrige certaines des observations antérieures dans une communication fort technique, « au risque de matérialiser quelque peu le poétique Vallisneria », il n'en redonne pas moins en note la description de Castel, jugée « presque aussi exacte qu'elle est élégante »⁵. Et là où Schweinfurth, qui écrit en allemand, ne mentionne que Delille, offrant ainsi un témoignage du rayonnement de ce dernier à l'étranger, la

¹ *Id.*, p. 486. Rappelons que Mireille est comparée à une fleur dans la dédicace à Lamartine, et que son nom, *miréio*, est aussi l'équivalent provençal de *merveille*.

² Sur ces fantasmes ambigus, voir Hugues Marchal, « L'étamine du précepteur : figures du masculin dans les traités de botanique galants », in Daniele Maira et Jean-Marie Roulin (dir.), *Masculinités en révolution de Rousseau à Balzac*, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, coll. « Des deux sexes et autres », 2013, p. 117-133.

³ Pour une étude des fonctions assignées aux citations poétiques dans les revues de vulgarisation de la fin du siècle, voir Hugues Marchal, « Des anthologies invisibles : la poésie en revue dans *Nature*, *La Nature* et *Science* (1880-1900) », in *La Poésie scientifique, de la gloire au déclin*, éd. cit., p. 259-294, <http://www.epistemocritique.org/spip.php?article348>

⁴ Henri Bocquillon, *La Vie des plantes*, Paris, Hachette, « Bibliothèque des merveilles », 1868, p. 191. La formule est aussitôt suivie de la mention de Darwin et Delille.

⁵ Adolphe Chatin, « Sur l'anatomie du *Vallisneria Spiralis* », *Bulletin de la Société botanique de France*, Paris, Au bureau de la société, 1854, t. I, p. 361.

traductrice ajoute de son propre chef une note pour renvoyer à Castel, comme si elle avait perçu la nécessité de le citer plutôt que l’auteur des *Trois Règnes de la nature*.

Tout en s’appuyant probablement sur la fortune littéraire secondaire de la vallisnière, les botanistes se ressaisissent ainsi d’extraits poétiques ciblés, qu’ils semblent se transmettre et dont ils concourent à maintenir ou réactiver la mémoire jusqu’à une date tardive. Même après 1870, alors que la poésie didactique constitue un genre généralement jugé périmé et illisible, les savants ne font aucune allusion à Soumet ou Mistral. Dans le corpus que j’ai pu rassembler, ces derniers restent absents, et il est rarissime de trouver un renvoi aux prosateurs qui ont évoqué la vallisnière, et parmi lesquels figuraient pourtant certains très grands noms (car, si les textes d’histoire naturelle de Goethe et les *Études de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre font mention de la plante, Poe, par exemple, l’a aussi convoquée dans un de ses textes¹). Pour tous les botanistes, c’est le poète – et non le romancier ou l’essayiste – qui continue à s’imposer comme un interlocuteur privilégié : lecteur par excellence des travaux scientifiques de leurs prédécesseurs, c’est lui qui aura concouru à diffuser au sein de la culture générale les caractéristiques de la vallisnière, et c’est lui seul qui semble devoir être cité et par là, commémoré.

	DDARWIN	CCASTEL	DDELILLE	Pages
Philibert (an VII)		XX		23
Tournon (an VIII)		XX		63
Lamarck-Mirbel (1803)		XX		142
Deleuze, <i>Histoire</i> (1823)		XX		234-235
Poiret (1825)		XX		118-119
Cuvier, <i>Dictionnaire</i> (1826)	X	X	XX	454
Bory de Saint-Vincent (1830)		XX		497

¹ Il s’agit du « Mille et deuxième conte de Schéhérazade », où l’Américain joue de la notion de merveilleux scientifique. La célèbre héroïne des *Mille et une nuits* livre le récit d’un voyage évoquant tous les prodiges découverts par la science moderne, dont des plantes « qui changeaient de place à leur gré [*that moved from place to place at pleasure*] », mais le sultan, jugeant ces tableaux par trop invraisemblables, décide de la faire enfin exécuter. Voir Edgar Allan Poe, *Derniers contes*, trad. F. Rabbe, Paris, Savine, 1888 (2^e éd.), p. 48 pour l’extrait cité et la note de Poe renvoyant à la « valisnérie » (*sic*).

Candolle (1832)		XX	X	531
Roques (1838)		XX		41
Noulet (1838)			XX	27
Guérin (1839)	X	X	X	523
Vaucher (1841)		XX		214
Chatin (1854)		XX		361
Debay (1861)		XX		41-42
Fournier (1863)		X	X	76
Pouchet (1865)		XX		753
L. (1865)		XX	XX	283- 284
Bocquillon (1868)		X	X	191
Chalon (1871)		XX		596
Schweinfurth (1875)		X	X	117
Crié (1882)		X	X	183
Coupin (1901)		XX		80

Fig. 2 : Relevé des poètes cités par les botanistes et vulgarisateurs en prose, en relation avec la vallisnérie. La simple mention d'un auteur est figurée par une croix, redoublée lorsque ses vers sont reproduits. Ce tableau ne prétend pas à l'exhaustivité, ni à la rigueur (je laisse volontairement figurer, par exemple, Poiret, qui recopie le texte de Lamarck et Mirbel). Pour les références des ouvrages, voir la bibliographie en fin d'article.

Mais ce conservatisme, qui ne reflète plus l'organisation des relations entre lettres et sciences à mesure que le siècle avance, constitue-t-il un hommage à la curiosité dialogique des poètes

de l'Empire ? Ne trahit-il pas plutôt un figement des formules de vulgarisation ? Les savants ont pu rapidement cesser de renouveler leur stock de citations parce que leur spécialisation croissante les conduisait à ignorer l'actualité littéraire. Ils ont aussi pu défendre sciemment un canon poétique propre à leur champ disciplinaire, indifférent à la dévalorisation des vers didactiques opérée par la modernité comme aux hiérarchies qu'une tradition plus classique avait établies au sein de ce corpus ancien – le primat durable accordé à Castel tranchant avec la faible place que lui donnent, contrairement à Delille, les manuels et anthologies scolaires de l'époque. Enfin, la répétition de citations, voire de formules identiques, participe de la faible inventivité structurelle d'une vulgarisation dominée par des pratiques plus étendues de redites, et relevant souvent de la littérature industrielle, au sens de Sainte-Beuve. S'il faut sans doute conjuguer ces facteurs, l'immobilisme qui en a résulté explique la raréfaction, puis la disparition des citations au début du XX^e siècle, moment où la poésie scientifique des années 1800 disparaît des manuels scolaires et de la mémoire collective. Privée de toute plus-value symbolique et incapable de placer le lecteur sur un terrain connu, la mention de Castel ou Delille perd alors son utilité rhétorique et pédagogique.

Deux autres éléments doivent toutefois être pris en compte pour expliquer cette déliaison. Le recours aux personnifications, et par là, la poétique même de Linné, semblent avoir fait l'objet d'un violent rejet dans les cercles botaniques au tournant des années 1850, en raison des équivoques salaces que créait l'assimilation des organes des plantes à des êtres humains. Le naturaliste Emmanuel Le Maout illustre bien cette mutation, quand, en 1852, il juge *poétiques* les sources de méditation que l'esprit trouve dans la contemplation de la nature, puis concède :

Le langage de la Botanique renferme un autre genre de poésie ; c'est celle qui abonde dans le brillant système de Linné. Mais cette poésie, que le monde savant avait autrefois accueillie avec enthousiasme, est aujourd'hui aux yeux du monde *profane* une cause de défaveur : [...] le public repousse avec dégoût les ouvrages frivoles de quelques écrivains qui, voulant *colorer* la Science, ont travesti, en allusions galantes et licencieuses, les rapprochements ingénieux établis par Linné entre la plante et l'animal.¹

Les modèles de Darwin, Castel et Delille auraient alors été expulsés du canon littéraire propre à la botanique et, en ce sens, les savants qui ont persisté à y recourir jusqu'à une période tardive auraient accusé un retard, non seulement face aux lettres, mais aussi dans leur champ propre. L'hypothèse est toutefois difficile à étayer, car la transposition des personnifications amoureuses de Linné a été attaquée dès les années 1800, de sorte que dater précisément le rejet des poèmes se heurte à l'absence de consensus au sein de la communauté savante². Et, plus fondamentalement, le traitement poétique de la vallisnère a sans doute pâti de son propre succès.

¹ Emmanuel Le Maout, *Botanique : organographie et taxonomie, histoire naturelle des familles végétales et des principales espèces, suivant la classification de M. Adrien de Jussieu...*[1852], Paris, Curmer, 1855, p. v-vi.

² Rendant compte des *Lettres à Mme de C** sur la botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle*, de Bernard de Montbrison, Millin regrette que l'anthropomorphisme transforme l'exposé en une « espèce de roman licentieux » (*Magasin encyclopédique*, 1802, année 8, vol. II, p. 121). Sur ces dangers, voir Pascal Duris, *Linné et la France (1750-1850)*, Genève, Droz, 1993, p. 188.

Dynamiques de l'étonnement

La fragilité de l'intérêt suscité par les découvertes est déjà soulignée au moment où la poésie pense y trouver un merveilleux inédit. Dans *Les Trois Règnes de la nature*, une note de Cuvier ou Lefèvre-Gineau vaut mise en garde : « Les plus grandes merveilles cessent de piquer la curiosité aussitôt qu'elles passent en habitude »¹. C'est un danger qu'a encore souligné la critique ultérieure, pour disqualifier le genre. Selon Patin, la poésie scientifique n'existe qu'au moment où une connaissance nouvelle fait irruption dans la sphère sociale :

Au fond, la poésie de la science [...] est dans la nouveauté des doctrines, dans l'émotion première qui suit leur apparition, mais cette nouveauté, cette émotion, n'ont qu'un temps, passé lequel le moindre traité efface, non seulement en exactitude, mais en intérêt véritable, tous les poèmes scientifiques.²

Si l'attention première des poètes pour la vallisnère tirait sa justification de l'aptitude de la plante à surprendre un lecteur qui en ignorait encore tout, la transformation rapide de ce motif en lieu commun l'a donc inexorablement dépoétisé. Victimes de leur propre capacité à faire connaître une botanique étonnante et à en favoriser la diffusion, les poètes didactiques ont paradoxalement miné les conditions de leur lisibilité future. La célébrité qu'ils ont conférée à la plante a privé leurs textes de la possibilité de continuer à révéler la vallisnère à un public auquel de multiples canaux alternatifs pouvaient déjà avoir apporté cette information, d'autant plus volontiers sélectionnée par les vulgarisateurs que les poètes avaient évoqué la plante³. C'est cette évolution qu'enregistrent Soumet et Mistral : en utilisant ses fleurs comme comparants, ils signalent bien que la vallisnère n'a plus à faire l'objet d'une leçon, mais ils parviennent encore à innover dans la mesure où ils renversent les termes de l'analogie. Quant à Bellin, qui persiste en 1865 à rimer les épousailles de ces « nomades ambiguës »⁴ du règne végétal, il n'échappe au statut de retardataire que si l'on admet que ce développement didactique, qui prend place dans un immense poème proposant un catalogue versifié de l'Exposition universelle de Paris, ne vise pas à présenter la plante en tant que telle, mais sert à signaler sa présence au sein des serres ouvertes au public, tout en offrant une sorte d'aide-mémoire à des visiteurs confrontés à la profusion encyclopédique d'objets savants et de réalisations techniques. Car à cette date le motif est si attendu et si éculé que, jusque dans le champ de la vulgarisation botanique la plus élémentaire, certains auteurs jugent inutile de rappeler les « mœurs [...] universellement connues »⁵ de la plante.

¹ *Les Trois Règnes de la nature*, éd. cit., t. I, p. 103.

² Henri Patin, « La poésie didactique à ses différents âges », *Revue des deux mondes*, t. XXI, 1848, p. 725.

³ J'ai abordé ailleurs la manière dont la poétique de Delille, et en particulier son usage des périphrases, doivent s'interpréter comme un effort conscient pour transférer stylistiquement à son texte un caractère insolite capable de conserver la surprise du lecteur (voir Hugues Marchal, « Delille plastique », in Philippe Auserve (dir.), *Delille l'oublié*, à paraître). Ici, l'analyse propose donc un modèle simplifié, voire simpliste, qui me semble toutefois applicable à des auteurs comme Aimé-Martin.

⁴ Antoine-Gaspard Bellin, *L'Exposition universelle : poème didactique en quinze chants*, Paris, Garnier frères, 1865, p. 336.

⁵ Maurice Germa, « Élégances du foyer. La pisciculture au salon », *La Semaine des familles*, n° 7, 13 novembre 1858, p. 111.

Toutefois, cette usure explique aussi que le lieu commun de la poéticité de la vallisnère ait pu se prêter à un réinvestissement polémique chez les chercheurs et les meilleurs vulgarisateurs. En 1865 encore, Pouchet rappelle la fortune littéraire de la plante, mais pour mettre en valeur une plante aquatique différente, dont « la fécondation est loin d'avoir la célébrité de la Vallisnérie, la poésie ne s'en étant point emparée, comme elle l'a fait pour l'autre¹ ». Davantage, à cet ultime stade, le questionnement scientifique proprement dit ne maintient son intérêt pour la vallisnère et ses échos poétiques que pour démonter le statut extraordinaire conféré à la plante, dont il importe de refaire un végétal banal, contre le discours des botanistes antérieurs et, par là, contre les poètes qui avaient cru pouvoir se fonder sur lui. En 1866, le *Manuel de l'amateur des jardins* de Decaisne et Naudin, tous deux membres de l'Institut, présente la vallisnère comme une « hydrocharidée insignifiante du midi de la France, et dont nous ne parlons ici qu'à cause de la célébrité que lui ont faite les poètes et les romanciers »². Un an plus tôt, un autre vulgarisateur reproduit les vers de Delille sur la sensitive, et ceux de Castel sur la vallisnère, afin d'inviter ses lecteurs à ne pas confondre le mouvement animal et la *locomobilité* de ces végétaux, manifestation « automatiqu[e] » et « exception de si peu d'importance qu'elle ne leur confère aucune espèce de supériorité sur les autres plantes »³. Enfin, des observations plus poussées signalent que la tige de la fleur femelle ne s'adapte pas aux fluctuations du niveau des eaux, ou que son retrait « ne dépend pas de la fécondation et a lieu pour ainsi dire fatalement après l'époque fixée pour la floraison »⁴ ; or ce constat ruine l'anthropomorphisme des descriptions poétiques comme les lectures providentialistes, car il renvoie le phénomène à une sorte de bêtise de la matière.

Aussi Maeterlinck ne pourra-t-il guère se ressaisir du motif que pour clore à son tour, au nom des poètes, mais dans un texte en prose, le cycle de la surprise et du désenchantement. En 1907, dans *L'Intelligence des plantes*, il consacre un chapitre à « la plus romanesque d'entre elles : la légendaire Vallisnère [...] dont les noces forment l'épisode le plus tragique de l'histoire amoureuse des fleurs »⁵. Cette formule offre une variation sur le titre des *Amours des plantes* de Darwin, et le poète belge évoque une plante dont « on dirait que la nature a pris plaisir à mettre en elle une belle idée »⁶, que son texte modernise en faisant des fleurs mâles des suicidés par armes à feu :

Les mâles avaient-ils le pressentiment de leur déception ? Toujours est-il qu'ils ont renfermé dans leur cœur une balle d'air, comme on renferme dans son âme une pensée de délivrance désespérée. On dirait qu'ils hésitent un instant ; puis, d'un effort magnifique, – le plus surnaturel que je sache dans les fastes des insectes et des fleurs, – pour s'élever jusqu'au bonheur, ils rompent délibérément le lien qui les attachent à l'existence. [...] Blessés à mort mais radieux et libres, ils flottent un moment aux côtés de leurs insoucieuses fiancées ; l'union s'accomplit, après

¹ Félix-Archimède Pouchet, *L'Univers : les infiniment grands et les infiniment petits*, Paris, Hachette, 1865, p. 241 (le texte de Castel est donné, parmi les « Additions et éclaircissements », p. 411).

² Joseph Decaisne et Charles Naudin, *Manuel de l'amateur des jardins : traité général d'horticulture*, Paris Didot, t. II, 1866, p. 688.

³ Ed. L., « Histoire naturelle de l'homme. Végétaux et animaux ; mobilité, sensibilité », *La Bibliothèque populaire*, 1^{ère} année, n° 36, 24 septembre 1865, p. 284. La thèse animiste a toutefois perduré, notamment sous la plume de Camille Flammarion, qui évoquera une « vie inconnue », que « le philosophe ne peut s'empêcher de reconnaître dans le monde des plantes » (« Âme vêtue d'air », *Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche*, 13^e année, n° 18, 30 avril 1887, p. 69).

⁴ Eugène Fournier, *De la fécondation dans les phanérogames*, Paris, Savy, 1863, p. 79-80.

⁵ Maurice Maeterlinck, *L'Intelligence des fleurs* [1907], in *Œuvres IV : La Vie de la nature*, Bruxelles, André Versaille, 2010, p. 185.

⁶ *Ibid.*

quoi les sacrifiés s'en vont périr à la dérive, tandis que l'épouse déjà mère [...] redescend dans les profondeurs pour y mûrir le fruit du baiser héroïque.¹

Toutefois, ce passage constitue une sorte de pastiche d'Aimé-Martin, car Maeterlinck décide ensuite de « ternir ce joli tableau » et cette « délicieuse tragédie ». Dans la réalité, explique-t-il en se faisant l'écho des développements de la botanique, les fleurs mâles brisent leur pédoncule qu'il y ait ou non des fleurs femelles en surface, et la rupture intervient « machinalement et inutilement », même lorsque le niveau de l'eau est assez bas pour laisser d'emblée les mâles à l'air libre. Ultime surprise, le phénomène n'a donc rien de merveilleux : il est mécanique et débouche sur le constat, « une fois de plus, que tout le génie réside dans l'espèce, la vie ou la nature ; et que l'individu est à peu près stupide »². On comprend que citer les vers de Delille et de ses contemporains dans ce cadre aurait été cruel. Comme souvent, Maeterlinck engage une dépoétisation des phénomènes naturels, mais contrairement à d'autres objets, comme l'hymen des abeilles, le congé donné aux anciens savoirs ne se heurte pas ici au maintien d'une interrogation forte, qui permettrait à l'écrivain belge de faire renaître la poésie sous forme d'hypothèses. Il le souligne lui-même, la rêverie anthropomorphique que suscitent les stratégies adaptatives de l'espèce n'en fait pas une exception³.

On peut donc retenir de ce florilège trois éléments, ou trois mouvements.

Dans un premier temps, si la science a suscité l'apparition de poèmes se saisissant de ses découvertes comme de thèmes inédits, c'est, de l'aveu même des savants, cet écho littéraire qui aura permis à ces savoirs de se diffuser dans la société, selon un processus qui aura toutefois entraîné la banalisation, puis l'oubli de ces mêmes œuvres versifiées, à mesure que la multiplication des vecteurs de vulgarisation limitaient leur aptitude à offrir au lecteur, non seulement l'exposé premier des mœurs de la vallisnière, mais jusqu'à la primeur des vers qui consignent cet exposé.

Dans un deuxième temps, là où les poètes pensaient rendre les savoirs plus précieux et plus durables (en leur ouvrant des vers qu'André Chénier comparait, dans *L'Invention*, à l'ambre qui enchâsse et rend éternels les insectes éphémères), c'est paradoxalement la botanique elle-même qui, sous les formes souvent mineures de la vulgarisation et du dictionnaire, a prolongé la survie de ces poèmes, sous des espèces certes fragmentaires et très répétitives, mais en leur offrant un espace de validité plus durable que celui que leur accordait l'évolution des goûts littéraires.

Enfin, si ces citations ont fini par disparaître sans être remplacées par des textes plus récents, ce n'est pas seulement par spécialisation accrue de chaque champ, mais parce que la vallisnière a cessé d'exciter la surprise comme de se prêter à des comparaisons pathétiques. Devenue trop banale

¹ *Id.*, p. 185-186.

² *Id.*, p. 186.

³ Vingt-cinq ans après ce congé donné au conte des noces personnifiées, le poète belge reprend pourtant, sans l'infirmier, le récit d'un « drame nuptial » d'une « tragique et héroïque beauté ». Il en fait le chapitre d'ouverture de son étude sur *L'Araignée de verre* [1932], un arthropode vivant également sous l'eau et dont l'ingéniosité conduit Maeterlinck à revenir sur l'interrogation soulevée dans *L'Intelligence des fleurs* : chez certaines espèces, « l'imagination créatrice » semble sortir « de la zone où se meuvent les idées des plantes et des animaux pour se rapprocher des conceptions de l'homme » (*id.*, p. 423-424).

pour les botanistes¹, mais non plus assez connue pour continuer à servir ailleurs de comparant, comme chez Soumet et Mistral, la petite plante curieuse a regagné après Maeterlinck, littérairement au moins, son invisibilité première : elle a perdu son mystère et le poète belge est sans doute l'un des derniers écrivains à avoir pu la qualifier de légendaire².

Corpus employé

Poèmes en vers et prosimètres

Bellin, Antoine-Gaspard, *L'Exposition universelle : poème didactique en quinze chants*, Paris, Garnier frères, 1865.

Bernard de Montbrison, Louis, *Lettres à Mme de C** sur la botanique et sur quelques sujets de physique et d'histoire naturelle*, Paris, Levraut, 1802.

Castel, René-Richard, *Les Plantes* [1797], Paris, Deterville, 1802.

Darwin, Erasmus, *Les Amours des plantes* [1789], traduction et notes par Joseph Deleuze, Paris, impr. de Digeon, 1799.

Delille, Jacques, *L'Homme des champs, ou les Géorgiques françaises*, Strasbourg, Levraut, an VIII-1800.

– *Les Trois Règnes de la nature*, Paris, Nicolle, 1808.

Genlis, Félicité de, *Cantique des fleurs, ou Cours abrégé de botanique dans ce qu'elle a de plus curieux* [1823], in *Mémoires inédits...* Paris, Ladvocat, 1825, t. VIII, p. 291-324.

Lemercier, Népomucène, *L'Atlantide ou la Théogonie newtonienne*, Paris, Pichard, 1812.

Martin, Louis-Aimé, *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle* [1810], Paris, Gosselin-Parmentier, 1822 (6^e éd.), t. II.

Mistral, Frédéric, *Mirèio, pouèmo provençau*, Avignon, Roumanille, 1859.

Soumet, Alexandre, *La Divine Épopée*, Paris, Arthus Bertrand, 1840.

Villemin, Eugène, *Herbier poétique [...] avec notes, par M. Auguste de Saint-Hilaire, professeur de botanique...*, Paris, Jules Laisné, 1842.

¹ Significativement, en 1931, dans l'une des dernières communications savantes à rappeler l'intérêt des poètes pour la vallisnère, Julien Costantin s'excuse de devoir mentionner un « cas trop connu » et transforme le nom de Castel en Castex (« Actualités biologiques. L'évolution : problèmes aquatiques et montagnards », in *Annales des sciences naturelles. 10^e série : Botanique*, t. XIII, 1931, p. XIX).

² Cet article s'inscrit à la croisée de plusieurs projets collectifs : le programme ANR Jeunes chercheurs *HC 19 : histoire croisée de la littérature et des sciences au XIX^e siècle* (dir. Anne-Gaëlle Weber), le programme ANR/DFG *Biographes : création littéraire et savoirs biologiques au XIX^e siècle* (dir. Gisèle Séginger et Thomas Klinckert), le programme FNS-Sinergia *Poetik und Aesthetik des Staunens / Poétique et esthétique de l'étonnement* (dir. Nicola Gess et Mireille Schnyder) et le programme FNS *Reconstruire Delille*. Je remercie vivement Laurence Dahan-Gaida qui m'a permis d'exposer un premier état de ce travail en 2012, lors d'une séance du séminaire *Transfert des savoirs* de l'université de Franche-Comté.

Textes littéraires en prose

Maeterlinck, Maurice, *L'Intelligence des fleurs* [1907], in *Œuvres IV : La Vie de la nature*, Bruxelles, André Versaille, 2010, p. 175-227.

Maeterlinck, Maurice, *L'Araignée de verre* [1932], *id.*, p. 417-449.

Petit-Radel, Philippe, *Les Amours de Zoroas et de Pancharis*, Paris, Patris, 1802.

Poe, Edgar Allan, « Le mille et deuxième conte de Schéhérazade », in *Derniers contes*, trad. F. Rabbe, Paris, Savine, 1888 (2^e éd.), p. 23-62.

Textes savants ou de vulgarisation, en prose

Audouit, Edmond, *Les Plantes curieuses* [1850], Paris, Alphonse Desesserts, s.d.

Baillon, Henri, *Dictionnaire de botanique*, Paris, Hachette, t. IV, 1892.

Bocquillon, Henri, *La Vie des plantes*, Paris, Hachette, « Bibliothèque des merveilles », 1868

Bory de Saint-Vincent, Jean-Baptiste (dir.), *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, Paris, Rey et Gravier, t. XVI, 1830.

Candolle, Augustin-Pyramus de, *Physiologie végétale*, Paris, Béchet Jeune, 1832.

Chalon, Jean, *La Vie d'une plante*, Namur, Paul Godenne, 1871.

Chatin, Adolphe, « Sur l'anatomie du *Vallisneria Spiralis* », in *Bulletin de la Société botanique de France*, Paris, Au bureau de la société, 1854, t. I, p. 361-365.

Costantin, Julien, « Actualités biologiques. L'évolution : problèmes aquatiques et montagnards », in *Annales des sciences naturelles. 10^e série : Botanique*, t. XIII, 1931, p. I-XXIX.

Coupin, Henri, *À travers l'histoire naturelle : bêtes curieuses et plantes étranges*, Tours, Mame et fils, 1901.

Crié, Louis, *Anatomie et physiologie végétales*, Paris, Douin, 1882.

Cuvier, Georges (dir.), *Dictionnaire des sciences naturelles*, Strasbourg, Levrault, t. 56, 1826.

Debay, A., *Les Parfums et les fleurs*, Paris, E. Dentu, 1861.

Decaisne, Joseph et Naudin, Charles, *Manuel de l'amateur des jardins : traité général d'horticulture*, Paris Didot, t. II, 1866.

Deleuze, Joseph, *Histoire et description du Muséum royal d'histoire naturelle*, Paris, Royer, 1823.

Faideau, Ferdinand, « Nos plantes chez elles : La dissémination par l'eau », *La Science illustrée*, n° 807, 1903, p. 179-180.

Figuier, Louis, *Histoire des plantes*, Paris, Hachette, 1865.

Flammarion, Camille, « Âme vêtue d'air », *Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche*, 13^e année, n° 18, 30 avril 1887, p. 69.

Fournier, Eugène, *De la fécondation dans les phanérogames*, Paris, Savy, 1863.

Germa, Maurice, « Élégances du foyer. La pisciculture au salon », *La Semaine des familles*, n° 7, 13 novembre 1858, p. 110-112.

Guérin-Méneville, Félix-Édouard (dir.), *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle*, Paris, Au bureau de souscription, t. IX, 1839.

L., Ed., « Histoire naturelle de l'homme. Végétaux et animaux ; mobilité, sensibilité », *La Bibliothèque populaire*, 1^{ère} année, n° 36, 24 septembre 1865, p. 283-285.

Lamarck, Jean-Baptiste de Monet de, et Mirbel, Charles-François Brisseau de, *Histoire naturelle des végétaux, classés par famille*, Paris, Deterville, t. VII, 1803.

Le Breton, Joséphine, *À travers champs : botanique pour tous, histoire des principales familles végétales* [1878], Paris, J. Rothschild, 1884 (2^e éd., revue par Joseph Decaisne).

Le Maout, Emmanuel, *Botanique : organographie et taxonomie, histoire naturelle des familles végétales et des principales espèces, suivant la classification de M. Adrien de Jussieu...* [1852], Paris, Curmer, 1855.

Mallat de Bassilan, Marcel, *Le Roman d'un rayon de soleil*, Paris, Frinzine, Klein et Compagnie, 1885.

Millin de Grandmaison, Aubin-Louis, « Rapport fait à la Société d'histoire naturelle sur le *Calendrier entomologique* de M. Giorna », *Magasin encyclopédique*, an III-1795, année 1, vol. II, p. 311-319.

–, « *Lettres de Mme de [sic] C*** sur la botanique* », *Magasin encyclopédique*, an X-1802, année 8, vol. II, p. 120-122.

Noulet, Jean-Baptiste, « La Vallisnérie spirale », *La Mosaïque du midi*, Toulouse, Payat, 2^e année, 1838, p. 25-28.

Philibert, J. C., *Introduction à l'étude de la botanique*, Paris, impr. de Digeon, an VII, t. II.

Picot-Lapeyrouse, Philippe, « Sur la vallisneria », *Journal de physique, de chimie, d'histoire naturelle et des arts*, nivôse an VII-1799, p. 127-132.

Poiret, Jean-Louis-Marie, *Histoire philosophique, littéraire, économique des plantes de l'Europe*, Paris, Lagrange et Verdrière, t. II, 1825.

Pouchet, Félix-Archimède, *L'Univers : les infiniment grands et les infiniment petits*, Paris, Hachette, 1865.

Roques, Joseph, *Nouveau traité des plantes usuelles*, Paris, Dufart, t. IV, 1838.

Schweinfurth, Georg August, *Au cœur de l'Afrique : 1868-1871, voyages et découvertes dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale*, trad. Henriette Loreau, Paris, Hachette, vol. I, 1875.

Sirand, Antoine, « Reproduction des végétaux », *Journal d'agriculture, lettres et arts du département de l'Ain*, 1847, p. 153-163.

Tournon, Dominique-Jérôme , « Extrait d'un mémoire sur les plantes aquatiques », in *Recueil des ouvrages lus dans la séance publique du Lycée de Toulouse, le 30 germinal an VIII*, Toulouse, Dalles et Vitrac, An IX (1799-1800), p. 59-64.

Vaucher, Jean-Pierre-Étienne, *Histoire physiologique des plantes d'Europe*, Paris, Marc Aurel Frères, t. IV, 1841.

Mots-clefs : poésie scientifique, poésie, science, vulgarisation, spécialisation.

Bio-bibliographie : Membre honoraire de l'Institut universitaire de France, Hugues Marchal est professeur-assistant de littérature moderne française et générale à l'université de Bâle. Il a récemment dirigé l'anthologie *Muses et ptérodactyles: la poésie de la science de Chénier à Rimbaud* (Le Seuil, 2013) et, avec Muriel Louâpre et Michel Pierssens, le collectif *La poésie scientifique, de la gloire au déclin* (Epistémocritique, 2014, <http://www.epistemocritique.org/spip.php?rubrique74>).